

NOM DU ROI	SA FILIATION	LUTTES avec les étrangers	LUTTE avec les successeurs D'ALEXANDRE avec Rome et Byzance	FAITS SAILLANTS DU RÈGNE	DESCRIPTION DES MONNAIES
Vologasès V et Artaban V (216-227). (Pl. I, fig. 23 et 24.)		Révolte des Perses, conduits par Ar- dechyr Babeban le Sassanide. Grande bataille de Nisibis. Artaban V est tué à la bataille d'Or- muz. Fin de la dynastie parthe.	Caracalla envahit la Parthie; ses succès; sa mort. Macrinus défait par Artaban con- sent à signer la paix.	Artaban règne seul à dater de 215.	Les tétradrachmes autant que les drachmes sont d'un art dé- testable. Le roi se fait par- fois représenter de face, ses cheveux sont frisés et bou- clés comme ceux de Chos- roès I ^{er} . Lettre B déformée sur la face. Sous Artaban V, les représen- tations figurées atteignent le dernier degré de la confusion.
Vologasès VI. (Pl. I, fig. 25.)				Règne, sans doute concurrentement avec Artaban V, sur une des provinces de l'empire.	
Commascirès (172-76). (Voy. fig. 43, 44 et 45, ci-contre.)	Prince vassal susien?				Sous ce nom M. de Longperrier classe quelques monnaies très rares de style parthe, d'un roi qui aurait régné de 172 à 76 av. J.-C. (Long., p. 33 et seq.). Ce Commascirès serait à mon avis un prince vassal, car ce long espace de temps est occupé par les règnes bien connus de souverains allant de Mithradate I ^{er} à Sa- natracès. Les tétradrachmes de Commascirès sont pour la tête imités de ceux de Pto- lémée VI, Philométor (181- 146 av. J.-C.), et pour les revers, qui représente parfois l'Apolon sur l'Omphalos, des monnaies de Démétrius Soter (163-151). On trouve sur toutes les monnaies de Commascirès un signe sin- gulier. C'est un trident, imitation certaine de l'ancre des Séleucides, également reproduite sur les drachmes de Phraatès II (136-127 av. J.-C.) et de Mithradate II (124-89 av. J.-C.). Cet emblème est surmonté parfois du dou- ble astérisque que l'on trouve aussi sur les monnaies d'Oro- dès I ^{er} et de son fils Phraa- tès IV (60-33 av. J.-C.). M. de Longperrier voit dans l'ancre des monnaies parthes le sym- bole de la mandragore de Babylone.



Fig. 43.

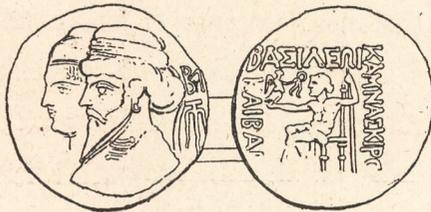


Fig. 44.



Fig. 45.

§ V

Costumes. — Archers. — Grosse cavalerie. — Tactique. — Habit de guerre. — Habit de cour.

De tous les souvenirs classiques qui se rattachent aux guerres de l'Orient avec l'Occident, il en est peu de plus vivants que ceux ayant trait à la cavalerie



Fig. 46. — Mithra, groupe du Vatican (Duruy, *Hist. des Rom.*, t. V, p. 748).

parthe. Ses flèches meurtrières décimèrent les rangs des légionnaires et frappèrent dans des combats sans gloire l'élite de l'armée.

Les archers perses jouissaient depuis les temps les plus reculés d'une

réputation qu'ont rendue à jamais célèbre les paroles de Léonidas. Ils étaient armés d'un arc vigoureux et portaient dans un carquois d'une taille démesurée assez de flèches pour assombrir le soleil. Leurs successeurs parthes combattaient à cheval et revêtaient le costume national, c'est-à-dire les pantalons, la blouse et la mitre ou la tiare, plus ou moins haute, plus ou moins pointue.

Cet uniforme, que les bas-reliefs de la colonne Trajane, l'arc de Septime Sévère et d'autres sculptures de l'époque romaine (fig. 46, 47, 48) ont si bien



Fig. 47. — Parthe captif.
Arc de Septime Sévère, à Rome (Dury, *Hist. des Rom.*, t. VI, p. 56).

fait connaître, est déjà porté à Persépolis par les troupes de ligne ¹. A la coiffure près, il paraît d'ailleurs avoir été commun aux habitants de la Perse, de la Médie et des satrapies du Nord-Est.

Bactriens, Hyrcaniens, Scythes, Ariens, Parthes, Corasmiens, Sogdes, Gandariens et Dadicies avaient le même équipement, nous dit Hérodote ², et cet équipement était celui de leurs maîtres. D'ailleurs, fantassins et cavaliers ne se distinguaient par aucun détail de leur ajustement.

Les Romains rencontrèrent donc devant eux les mêmes troupes que les Grecs; là où Alexandre avait été victorieux, comment se fait-il que Crassus fut écrasé?

Alexandre eut pour adversaires des princes amollis et un état-major perse composé d'officiers vaillants, mais inexpérimentés; Crassus et les Romains luttèrent contre des chefs de guerre appartenant à une race essentiellement belliqueuse; rois ou surénas faisaient du camp leur domicile habituel et se reposaient, en chassant les fauves, des labeurs de la guerre. Les Parthes usèrent, en outre, d'une tactique inconnue aux Romains, importée peut-être des steppes de la Scythie, mais parfaitement appropriée au terrain sur lequel ils luttèrent, et mirent en ligne une gendarmerie puissamment armée et équipée.

Les archers parthes, montés sur des chevaux très rapides, constituaient un corps d'une extrême mobilité. Ils poussaient des charges vigoureuses, battaient

1. Voy. supra, vol. IV, pl. IX et XIX. Ce costume (pl. XIX) est celui de l'officier qui s'approche du roi, d'un second officier placé derrière le trône, et (pl. IX), des trois gardes de premier plan dont l'uniforme a été copié sur les bas-reliefs de Persépolis.

2. Hérodote, *Hist.*, l. VII, § 64 et seq.

en retraite, apparaissaient à nouveau afin de troubler les ennemis par leurs soudaines attaques et de les envelopper de nuages de poussière. A l'abri de ce voile factice, ils décochaient des traits d'autant plus meurtriers que les Romains combattaient en ordre compact. Comme les carquois, malgré leurs dimensions, n'auraient pu suffire à l'énorme consommation de flèches que nécessitait ce genre de combat, les archers, après chaque escarmouche, se repliaient sur des convois de chameaux chargés de projectiles et s'approvisionnaient avant de fournir une nouvelle charge.



Fig. 48. — Le roi des Parthes s'enfuyant de Ctésiphon. Arc de Septime Sévère à Rome (Dury, *Hist. des Rom.*, t. VI, p. 71).

Les archers harcelaient ainsi l'armée romaine, ne s'engageaient jamais qu'à la portée de leurs flèches et s'envolaient rapides quand la légion ou sa cavalerie faisaient mine de prendre l'offensive. Ils énervaient les Romains, mais n'auraient pas réussi à les vaincre si, dans les moments décisifs, ne fussent entrés en ligne les cataphractaires dont la présence sur les champs de bataille décida du sort des plus grands combats (fig. 49).

Quand on étudie les guerres médiques, on est surtout frappé de l'infériorité des armes défensives perses. Aux casques d'airain, aux fortes cuirasses, aux cnémides de bronze, aux boucliers métalliques des hoplites, les soldats du

grand roi opposaient une coiffure de feutre, une blouse, des anaxyris de toile ou de laine et un bouclier d'osier. Les chevaux, nus comme les cavaliers, étaient en prise à tous les coups. Dans de pareilles conditions, la victoire, à vaillance égale, devait rester aux fantassins et aux cavaliers pesamment armés qui parcouraient invulnérables et d'autant plus confiants les rangs des ennemis.

Les derniers Achéménides comprirent la cause de cette infériorité de leur



Fig. 49. — Un cataphractaire. Colonne Trajane (Duruy, *Hist. des Rom.*, t. VI, p. 558).

armée, et ils donnèrent à une faible partie des troupes la cuirasse égyptienne, composée d'écailles de fer posées à recouvrement.

Que se passa-t-il pendant les trois siècles qui séparent la bataille du Granique des premiers combats livrés aux Romains? Au lieu de ces hommes sans défense qui affrontaient les Grecs avec une hardiesse improductive, les généraux romains trouvèrent devant eux des archers à cheval et une troupe dont les Arsacides, instruits à l'école de leurs prédécesseurs ou guidés par leur génie guerrier, avaient fait une redoutable gendarmerie.

Précédée de tambours et de timbales sonores, la grosse cavalerie s'avancait d'abord à pas lents, puis, confiante dans l'impénétrabilité de son équipement, au point de ne pas porter de bouclier, et dans l'excellence des armes offensives, que les hommes maniaient d'autant mieux que le bras gauche n'était

pas embarrassé de la targe, elle se précipitait sur l'ennemi comme une avalanche de fer et en recevait le choc aussi tranquille qu'un mur de forteresse.

A la gendarmerie incombait également le rôle de ramener les ennemis qui abandonnaient leurs rangs pour charger ou pour s'enfuir; à elle encore, d'éviter qu'en se dispersant leurs adversaires n'offrissent plus aux flèches un but aussi assuré¹. Voici, au reste, le récit, tel que nous l'a transmis Plutarque, de la charge exécutée sur l'armée de Marcus Crassus.

« Mais, quand ils furent près les uns des autres et que le signal de charger fut levé en l'air, premièrement les Parthes remplirent toute la campagne d'un bruit épouvantable et terrible à ouïr, parce que les Parthes ne s'excitent pas à combattre par le son des cornets ni des trompettes et des clairons, mais ont de gros taburins de cuir creux par dedans, à l'entour desquels ils attachent des sonnettes et autres quincailleries de laiton, puis sonnent avec cela de plusieurs côtés tout ensemble, dont il en sort un bruit sourd, qui semble proprement mêlé du rugissement de quelque bête sauvage et du son effroyable du tonnerre, entendant très bien que l'ouïe est celui de tous les sentiments qui plus promptement et plus vivement émeut l'âme et les passions d'icelles et plus soudainement fait sortir l'homme hors de soi. Étant donné déjà les cœurs des Romains effrayés de ce son-là, les Parthes tout à un coup jetèrent à bas les couvertures qu'ils avaient mises par-dessus leurs harnais et adonc se montrèrent-ils flamboyants avec leurs armets et cuirasses de fer masqués, bien forbi, qui étincelle et reluit comme feu, et leurs chevaux semblablement bardés de bardes de fer et de cuivre, mêmement le capitaine en chef de toute leur armée, le suréna, qui était le plus bel homme et le plus grand de tout son ost... Puis, quand ce vint à mettre la main à l'œuvre, les archers à cheval des Parthes enveloppant les Romains sur les ailes, leur tirèrent au flanc une infinité de flèches; mais les hommes d'armes, leur donnant de front avec leurs gros boucliers, les contraignirent de se serrer en peu de lieu, excepté quelques-uns qui, plutôt que d'être navrés à coups de flèches, prirent la hardiesse de se jeter à la désespérée à travers les cavaliers où ils ne pouvaient pas leur faire grand dommage, et étaient les Romains bientôt abattus, morts, à grands coups

1. Tous ces détails sont extraits de Plut., *Crassus*, §§ 18, 21, 24, 25, 27, 29, 31; *Ant.*, § 45, 49; Justin, XLI, 2; Hérodian, IV, 28, 30; Dio Cass., XL, 15, 17; Appian., *Parth.*, p. 144, 148; Tacite, *An.*, VI, 35.

de grosses lances que les ennemis parthes leur passaient de part en part à travers le corps, fer et bois, et tout avec si grande raideur que bien souvent les Parthes en enfilait deux à la fois¹. »

Un épisode de la bataille donnera une juste idée de l'invulnérabilité de cette superbe cavalerie.

« Et comme Publius Crassus priât ses soldats et les exhortât de donner dans les hommes d'armes bardés de fer, ils lui montraient leurs mains cousues à coups de flèches avec leurs pavois et leurs pieds semblablement percés de part en part et attachés à la terre de sorte qu'ils n'eussent su ni s'enfuir ni se défendre. Pourquoi lui-même, encourageant ses gens de cheval, les alla choquer avec eux, et les chargea bien vigoureusement, mais c'était avec trop de désavantage, tant à offenser qu'à se défendre. Parce que lui et ses gens frappaient avec des javelines faibles et légères sur de fortes cuirasses, faites de bon acier et de gros cuir; et, au contraire, les Parthes, avec forts et puissants bourdons, chargeaient dessus les Gaulois, qui avaient les corps nus ou fort légèrement armés. C'étaient ceux auxquels le jeune Crassus se fiait le plus, comme ceux avec lesquels ils faisaient merveilleuses prouesses : car ils empoignaient à belles mains les bourdons des Parthes, et, les embrassant corps à corps, les jetaient de dessus leurs chevaux en terre là où ils demeuraient tout étendus sans pouvoir remuer pour la pesanteur de leurs armes et plusieurs y en avaient qui laissaient leurs chevaux et se jetaient sous les ventres de ceux des ennemis qu'ils perçaient à coups d'épée. Les chevaux bondissaient en l'air et, foulant aux pieds leurs maîtres et leurs ennemis pêle-mêle, tombaient morts en la place². »

Les sculptures parthes, hormis une petite statuette trouvée par Loftus dans les ruines de Warka (fig. 34), ne reproduisent pas ces terribles cavaliers, mais on en voit l'image sur la colonne trajane (fig. 49) et les bas-reliefs sassanides. Le « *κατάφρακτοι* » parthe donne toute l'impression de nos chevaliers du moyen âge, il en a l'attitude, la puissante armure, la longue et forte lance (*κόντος*) auprès de laquelle les piques romaines étaient de véritables jouets et monte un énorme cheval aussi bien caparaçonné que le cavalier.

1. Plut., *Crass.*, § 51, et *loc. cit.*

2. *Ibid.*, § 48, et *loc. cit.*

Si l'on s'en rapporte aux bas-reliefs romains et sassanides¹, il semble que les Parthes fissent usage de cottes de mailles ou plutôt d'une armure composée, à l'imitation de la cuirasse achéménide, d'écaillés d'acier fixées sur un cuir épais. Seule la tête du cataphractaire était couverte d'un casque forgé. Outre la lance, la grosse cavalerie portait un arc, des flèches d'une grosseur inusitée et un sabre court (*μάχαιρα*, le *kama* moderne des Persans), qui pendait à la ceinture². L'équipement militaire du roi et des grands devait être surchargé de métaux précieux, car l'amour des belles armes, cette passion dominante des princes belliqueux, et le goût particulier des Persans et des Scythes surtout pour l'or et l'argent s'étaient développés de bonne heure chez les Arsacides.

L'habit de cour ne rappelait en rien le harnais de guerre. Les premiers rois parthes et leurs courtisans adoptèrent un vêtement long et drapé³ analogue à la robe médique. L'*anaxyris* et la veste recouverte d'une sorte de collet constituait la tenue de chasse ou de cheval⁴. Dans le palais, le manteau était remplacé par une robe de soie ou de cachemyr richement brodée de fleurs d'or⁵ ou du blason royal au château crénelé et bastionné. Sur la cuisse battait en tout temps le *kama*⁶. Un simple ruban ceignait la tête. Ce diadème, d'origine grecque, était même porté au-dessus de la tiare. Celle-ci, d'abord pointue, imitait le bonnet des Saces, mais elle ne tarda pas à s'arrondir; longtemps elle fut accompagnée d'oreilles et d'un couvre-nuque. La coiffure officielle des souverains parthes était métallique et composée d'une feuille d'or ou d'argent (fig. 50), incrustée de pierres fines. Colliers, bracelets, bagues, pendants d'oreilles, fibules brillaient d'ailleurs sur toute la personne royale, au moins quand le souverain revêtait son costume d'apparat; dans leurs vêtements journaliers, les monarques arsacides affectaient une grande simplicité.

Le cadre de cet ouvrage ne comporte qu'une étude limitée de la civilisation des Parthes. Je le regrette; il eût été curieux de pénétrer plus avant

¹ Ces bas-reliefs seront donnés int. à l'article SCULPTURE ET COSTUME SASSANIDES.

² Ce sabre était déjà l'arme des troupes achéménides. Voir Sup., vol. III, pl. IX et XIX, les officiers et soldats dont il vient d'être parlé. Mithra (fig. 44 et 45) et le cataphractaire (fig. 46) portent également le *μάχαιρα* à la ceinture.

³ Justin, XLI, 2. Hérodian, IV, 20. Lucien, *De Conscrib. hist.*, § 19.

⁴ Voir les revers des premières monnaies des Arsacides (Médaillier royal, Pl. I, fig. 1).

⁵ Hérodian, l. c. et monnaies.

⁶ Joseph, *Ant. Jud.*, XVIII, 2, § 4.

dans les mœurs politiques de ce peuple qui seul contre-balança la grandeur de Rome et tint tête à la grande république.

Si l'on considère la vaillance des guerriers, la finesse des diplomates, la médiocrité des artistes, le luxe des rois et des grands, les côtés artificiels d'une civilisation empruntée, malgré le peuple, à l'Occident détesté, on s'aperçoit, non sans un certain étonnement, que les Parthes, considérés au seul point de vue politique, jouèrent, au regard des nations de l'Occident, le rôle des Turcs vis-à-vis de l'Europe moderne.

A deux mille ans de distance le sang des Scythes et des Aryens n'a pas menti à son origine. Malgré les révolutions sociales, malgré les bouleversements introduits par la chute du paganisme et le développement de la religion du Christ et de l'Islam, les arrière-neveux des Romains se demandent encore comment ils tueront *l'homme malade* et refouleront à tout jamais dans les déserts de la Scythie les descendants et les héritiers des Dahæs ou des Tokars.

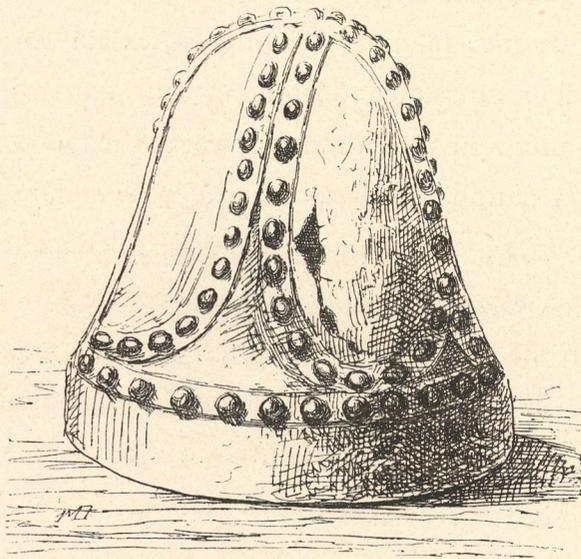


Fig. 50. — Coiffure royale parthe, d'après Percy-Gardner.